Entretien avec Françoise Pétrovitch

Cécile Pocheau-Lesteven

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/estampe/784>

DOI : 10.4000/estampe.784

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 70-73

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Cécile Pocheau-Lesteven, « Entretien avec Françoise Pétrovitch », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 246 | 2014, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 22 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/784> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.784>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

ENTRETIEN AVEC FRANÇOISE PÉTROVITCH

par Cécile Pocheau-Lesteven.

Cécile Pocheau-Lesteven : Françoise Pétrovitch, votre formation en gravure à l'école normale supérieure de Cachan et votre activité d'enseignante dans l'atelier de taille-douce à l'école Estienne ont contribué à votre grande familiarité avec l'estampe. Votre œuvre gravé est important et très varié, vous avez recours à des procédés d'impression différents adaptés à chaque projet. Artiste pluridisciplinaire, vous utilisez de nombreux médiums, encre, peinture, céramique, verre, au service de l'expression d'un univers singulier, à la fois quotidien et énigmatique, empreint tout autant de douceur que de gravité. Le dessin reste cependant au cœur de votre pratique artistique. Comment articulez-vous l'économie du trait, l'immédiateté du dessin, avec cette autre temporalité, cet autre rapport à la matière propre à la pratique de l'estampe ? Pourriez-vous évoquer votre relation à l'estampe en commentant votre série *Rougir*, cet ensemble de sérigraphies commencé en 2005 à l'initiative de Benoît Porcher de Semiose Éditions à Paris ?

Françoise Pétrovitch : La série *Rougir* est un *work in progress* qui, depuis 2005, s'augmente d'année en année, d'une manière un peu hasardeuse, sans protocole très défini. Ce sont des croquis qui deviennent sérigraphies, comme un grand carnet de dessins, qui prend ensuite place sur un mur. Il a la liberté du carnet d'esquisse dans la mesure où des choses simples, dramatiques, comiques parfois aussi, peuvent effectivement cohabiter. Il y a actuellement un corpus de soixante-deux images imprimées chez le sérigraphe Alain Buyse à Lille. Avec un rouge qui est toujours le même, trois formats de papier différents qui s'organisent. Je dessine avec un pinceau sur un rhodoïd pour obtenir le tracé onctueux recherché. La sérigraphie est une technique de pochoir que je considère comme un lieu de création singulier. Pour cette série, je voulais un aplat, une présence importante du blanc du papier et surtout cette couleur rouge. Un rouge mat encre en sérigraphie est un rouge très particulier, qu'on ne peut pas obtenir en peinture, qu'on ne peut pas obtenir ailleurs. C'est donc très intéressant de faire appel à une méthode d'impression, d'être dans l'imprimé.

Cécile Pocheau-Lesteven : Dans quelles conditions avez-vous réalisé *La Fille aux oreilles de faon*, cette sérigraphie de très grand format qui fait partie de la série *Rougir* ?

Françoise Pétrovitch : Je l'ai réalisée à l'occasion d'une résidence et d'une exposition au musée de l'Abbaye à Saint-Claude dans le Jura. À côté de grands *wall drawings* et des sculptures installées dans une salle du musée, l'ensemble *Rougir* était montré. Le musée s'est spontanément proposé d'éditer, c'est-à-dire de produire, une très grande estampe (160 x 120 cm) destinée à rejoindre ensuite le corpus. Comme il s'agit d'une œuvre en expansion, qui se construit d'année en année, cela permet de pouvoir intégrer au projet de nouveaux partenaires de façon assez souple. Pour rester fidèle à

Françoise Pétrovitch, *Rougir*, série de 62 sérigraphies à ce jour, commencée en 2005, plusieurs formats. Imprimée à l'atelier Alain Buyse (Lille). Vue de l'exposition au Centre d'art contemporain de Potmain (2010).

ma démarche, à mon choix de ne pas utiliser de procédés d'agrandissement, de ne pas déléguer le travail de l'image, j'ai dessiné directement sur l'écran, à taille réelle, ce qui n'est pas une chose si simple. Mais je trouvais cela assez juste en regard des grands *wall drawings*. J'aime aussi être à la limite physique de ce que je peux faire. L'association La Fraternelle, qui a pris en charge l'impression, disposait d'une presse sérigraphique de grand format, peu utilisée. Ce projet a été aussi l'occasion pour eux de redémarrer l'exploitation de la presse.

Cécile Pocheau-Lesteven : Comment intégrez-vous l'estampe dans vos expositions, vos installations ?

Françoise Pétrovitch : Au même titre que les autres médiums. C'est intéressant de noter que l'estampe peut aussi être présentée dans les centres d'art qui sont des lieux de recherche et de création très contemporaine. Au Centre d'Art de Pontmain, *Rougir* côtoyait ma vidéo *Les photos de vacances n'intéressent personne*. *Rougir* offre aussi la possibilité pour le lieu invitant de moduler l'accrochage. J'aime qu'il y ait une réappropriation, que les lieux qui m'invitent, avec leurs espaces tous très différents, s'autorisent une nouvelle lecture, démarche facilitée par le fait que la série est composée de multiples. Cela lui confère une mobilité, une dimension vivante, ludique (même si le fond de ce travail n'est pas ludique du tout), qui n'existe pas avec des originaux.

Cécile Pocheau-Lesteven : Vous avez aussi expérimenté cette dimension ludique dans vos lithographies...

Françoise Pétrovitch : Pour l'une de mes premières lithos, *Des mains qui serrent des gants*, je me suis servi d'une note prise dans le métro à la vue d'une femme qui serrait des gants, assise en face de moi. C'était émouvant, elle serrait comme son double la peau de ses gants avec beaucoup de tendresse, de force. Comme un double protecteur. Suite au petit croquis très rapide, j'ai réalisé cette lithographie... mais j'avais finalement une image très tronquée de ce sentiment saisi. C'était un fragment. Cela ne me semblait pas suffisamment intéressant d'avoir juste les mains dessinées et j'ai rajouté une petite photographie, à chaque fois différente, comme un collage. Il y a le tracé qui est brut et la photographie qui est beaucoup plus sophistiquée, beaucoup plus narrative. C'est un multiple mais c'est un multiple qui est unique car la photographie est différente. Je joue sur la différence de statut des deux images.

Françoise Pétrovitch, *L'Art d'accommoder le gibier*, 2011, gravure en taille-douce, commande du musée de la Chasse et de la Nature, 12 pièces, diamètre 25 cm. Vue du vaisselier.

Cécile Pocheau-Lesteven : Il existe un lien évident entre votre travail sur la pierre lithographique et vos dessins. Pouvez-vous nous parler des dernières lithos que vous avez réalisées ?

Françoise Pétrovitch : La galerie Jordan-Seydoux à Berlin, une galerie qui a la culture de l'estampe et où j'ai exposé en 2010, m'a invitée à créer deux lithographies dans un atelier berlinois, Tabor Press : *La Fille à l'arrosoir* et *La Fille à la corde*. Il y a effectivement un prolongement très naturel des lavis d'encre aux lavis lithographiques qui reprennent les fonds noyés de mes dessins.

Depuis trois années, je suis invitée par Patrice Forest à l'atelier Item. J'expérimente la lithographie avec plusieurs couleurs sur une seule pierre : *La Fille aux cheveux goutte*, *Twins*, *La Pirate*, *La Fille au chien*... Je travaille directement sur la pierre, c'est un exercice excitant car immédiat et sans repentir. C'est vraiment comme un travail de peinture, où il est question de surface, de fonds, d'effacements, d'apparitions.

Cécile Pocheau-Lesteven : Votre travail inclut le champ social, beaucoup de vos projets naissent d'une interrogation par rapport à des questions d'actualité. Et l'on sent que la question de l'accès à l'art est présente dans votre démarche même si ce n'est pas cela qui motive votre pratique de l'estampe. Pouvez-vous nous parler de l'estampe *Tenir debout* réalisée avec le MAC/VAL ?

Françoise Pétrovitch : Il s'agit là d'une sérigraphie, une commande du MAC/VAL à l'occasion de la Journée internationale de la femme en 2006. Le musée avait acquis trois de mes dessins, dont la série *Tenir debout*, qui questionne le statut du féminin et son rapport au monde. Il y avait donc une certaine logique à répondre à leur commande par la reprise de ce thème. Le monde de l'estampe est assez masculin, je trouve qu'il est important que les femmes soient présentes...

Ce projet s'est construit en deux temps. Il y a d'abord eu l'estampe, tirée à cent exemplaires. Ensuite, cette image est devenue affiche, tirée à de nombreux exemplaires et largement diffusée lors de la Journée de la femme.

Pour l'estampe, nous avons travaillé avec Éric Seydoux car il y avait une volonté de retraduire très finement le lavis d'encre de mes dessins, et Éric avait une façon de traiter la trame et la sérigraphie très

particulière. J'ai ensuite choisi d'utiliser un fer à dorer, une technique de gravure relief, qui permettait d'avoir une couleur bronze sur la chaussure, pour distinguer les deux éléments du dessin. Ensuite, pour la typographie de l'affiche, j'ai souhaité une impression à chaud, car il me semblait important de garder une noblesse de la gravure dans la version plus commune qui était celle de l'affiche.

Cécile Pocheau-Lesteven : Pourriez-vous nous parler de votre travail en taille-douce ?

Françoise Pérovitch : J'ai appris la gravure taille-douce avec Michel Viot, dans l'atelier de l'École normale qui n'était pas un atelier tellement fréquenté mais fréquenté de manière très concentrée. Le dessin a toujours été essentiel dans ma démarche, et la gravure a été une façon de ralentir ce temps du dessin, de me poser la question des étapes et des états gravés. Il me semble important de pouvoir mener les choses les unes après les autres, de bien les comprendre. Il s'agit de faire et, en même temps, de se regarder faire. Ceci est extrêmement précieux et on a très peu la possibilité de l'éprouver ailleurs.

Quand on travaille la gravure taille-douce, il y a une concentration presque obligatoire. Ce temps ralenti nous ramène à des choses fondamentales.

Je fais imprimer mes gravures par René Tazé, depuis vingt-huit ans. Il y a une fidélité, on se connaît bien, c'est un très bon imprimeur. Je ne suis pas capable d'imprimer moi-même mes estampes et, d'ailleurs, je ne le veux pas. C'est nécessaire de travailler avec des ateliers parce qu'ils apportent un regard autre, une distance.

Cécile Pocheau-Lesteven : Les contraintes techniques qu'impose la gravure ne semblent pas vous gêner, vous en jouez avec beaucoup de fantaisie, dans des projets non dénués d'humour...

Françoise Pérovitch : En 2011, pour mon exposition au musée de la Chasse et de la Nature à Paris, j'ai pu insérer des estampes dans le vaisselier, remplaçant les précieuses porcelaines présentées habituellement. L'occasion était trop belle de réaliser un service de table en carton, avec des saynètes gravées sur des plaques de cuivre rondes, où, dans le motif, la proie devient prédateur. *L'Art d'accommoder le gibier* peut être perçu comme un service de pique-nique de luxe... la gravure taille-douce et le gaufrage des assiettes ont permis de créer un parfait trompe-l'œil.

L'estampe peut être partout, l'estampe n'est pas du tout contraignante, c'est d'une liberté !

Françoise Pérovitch, *La Fille au chien*, lithographie, 90 x 63 cm, imprimée à l'atelier Idem.